

Panorama 1 : Deux perspectives sur les présocratiques

I. Première perspective sur les présocratiques

Entre le milieu du VII^e et le IV^e siècle av. J.-C., en diverses cités grecques, de l'actuelle Turquie jusqu'à l'actuelle Sicile, des savants ont développé une nouvelle forme de discours sur le monde et sur l'homme que l'on considère comme l'origine de la philosophie et de la science en Occident. Leurs œuvres, en vers ou en prose, ne nous sont parvenues qu'indirectement, sous l'état de fragments éparpillés au sein des œuvres d'auteurs postérieurs. Les noms de Thalès, Pythagore, Parménide, Héraclite, Empédocle ou Démocrite ont traversé les siècles, mais les présocratiques n'ont commencé à être identifiés comme tels et redécouverts dans leur richesse et leurs spécificités qu'à partir de la fin du XIX^e siècle. On ne peut que demeurer dans l'incertaine et difficile interprétation de ce continent de pensée englouti.

1. Qu'appelle-t-on « la philosophie présocratique » ?

L'expression n'est guère satisfaisante car la diversité de leurs pensées y est ramenée à une unité qui n'a rien d'évident. D'autre part, ceux que l'on nomme « les philosophes présocratiques » ne sont devenus « philosophes » et « présocratiques » que fort longtemps après leur disparition.

- **Une catégorie historiographique**

À l'exception de Pythagore, semble-t-il, à qui l'on attribue la création du mot, ils ne se désignèrent pas eux-mêmes comme des « philosophes ». Quant au terme « présocratique », il est porteur de divers sens qui, par ailleurs, ne s'excluent pas. Il donne une **indication chronologique** (antérieur à Socrate), mais cette indication ne doit pas faire oublier que certains ont été contemporains et même postérieurs à Socrate – Démocrite, par exemple, était plus jeune et lui a survécu presque trente ans. Le terme donne également une **indication doctrinale**, en laissant entendre que leurs

conceptions et leurs méthodes différaient de façon notable de celles de Socrate et des « socratiques » à sa suite, que l'on nomme simplement « philosophes ». Dans tous les cas, il est clair que cette dénomination confirme Socrate comme point de repère et fondateur de la philosophie occidentale : il y a un avant et un après Socrate. Mais Nietzsche, par exemple, préférait désigner ces penseurs par le terme de « préplatoniciens », faisant de la philosophie de Platon le véritable tournant pris par la pensée occidentale¹. Le terme « présocratique » est ainsi une désignation qui manifeste **des enjeux historiographiques** et peut-être une conception de la philosophie elle-même.

C'est dans la sphère germanique, au cours du XIX^e siècle, que l'expression « philosophie présocratique » a été forgée, par des historiens et des philologues. Mais c'est avec Hermann Diels, au tout début du XX^e siècle, que l'adjectif s'est substantivé, faisant ainsi naître la catégorie de penseurs désignée par « les présocratiques ».

• Un corpus reconstruit à partir de fragments

Aucun de leurs écrits ne nous est parvenu dans son intégralité et il n'est demeuré que des « fragments », souvent réduits à quelques lignes. Néanmoins, de nombreuses informations – plus ou moins fiables en raison des différents contextes de leur énonciation – nous ont été transmises à travers l'Antiquité classique, hellénistique et romaine : nous avons ainsi des citations littérales et d'autres approchantes, des commentaires et enfin des résumés de leurs « opinions » (doxographies) dont le célèbre *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce (II^e-III^e siècles ap. J.-C.). Les philosophes antiques, à commencer par Platon et Aristote, se sont amplement rapportés dans leurs propres œuvres aux conceptions présocratiques, le plus souvent pour les critiquer et s'en distinguer.

Tous ces fragments et témoignages, en partie réinterprétés sinon déformés, ont été regroupés suivant une classification très méthodique² par Hermann Diels qui a publié en 1903 une première édition de ce volumineux corpus présocratique reconstruit. À partir de la seconde édition (1910), Walther Kranz a collaboré à cette somme que sont devenus *Die Fragmente der Vorsokratiker* (*Les fragments des présocratiques*).

• Le « passage du *muthos* au *logos* » ?

Ce que l'on connaît de la pensée présocratique manifeste une relation au monde qui entretient un certain lien avec les grands récits mythiques – d'Homère ou d'Hésiode, grands éducateurs de la Grèce archaïque – mais opère une rupture dans l'usage nouveau de **procédés spéculatifs**. On a longtemps désigné cette mutation comme le « passage du mythe à la raison ». Cette formule est très discutable si elle

1. Cf. Nietzsche, *La philosophie des préplatoniciens* (1872).

2. La référence conventionnelle d'un passage est notée selon cette classification Diels-Kranz (DK). À chaque auteur est dédié un chapitre qui lui attribue ainsi un numéro et, pour chacun, les fragments sont regroupés sous une lettre (« A » pour les témoignages, « B » pour les fragments et citations, « C » pour les imitations) ; enfin, à l'intérieur de ces regroupements, les fragments sont, à leur tour, numérotés. Par exemple : « DK 31 B 17 » est la référence du 17^e fragment (B) d'Empédocle (31).

suppose une transformation radicale, voire une opposition entre les deux formes de compréhension du monde. Il serait naïf de penser que les Grecs sont passés, au cours de cette période, d'un univers fabuleux à un univers rationnel, comme si le mythe était irrationnel et la raison exempte de mythologies. Mais il n'en demeure pas moins vrai que, au cours de ces trois siècles, quelque chose s'est mis en place qui est la première manifestation d'une **recherche** de la sagesse par la **connaissance**, dans la **visée d'une vérité** qui ne relève pas des émotions humaines ou des actions des dieux.

Le récit mythologique ne fut donc pas abandonné, loin s'en faut, mais il y avait désormais à côté **un autre discours possible**, qui proposait de nouvelles explications du réel dans sa globalité et dans la particularité des phénomènes, de nouvelles méthodes (*methodos*, « suivant un chemin »), de nouvelles prévisions, de nouvelles prescriptions. Le *logos* pouvait donner des réponses à des questions auxquelles répondait jusque-là seulement le *muthos*.

2. La diversité présocratique : les différentes filiations

Ces penseurs ont produit des explications sur l'origine, la structure et la composition de la nature, les principes et les forces à l'œuvre dans le cosmos. C'est pourquoi Aristote, qui revient presque systématiquement sur les opinions de ses prédécesseurs, les a nommé « physiologues » ou « physiciens », relativement à l'objet de leur recherche : la **phusis (nature)**, désigne à la fois le principe de tout ce qui est, un ensemble de processus et le produit phénoménal de ces processus. Mais les présocratiques ont aussi développé les premières idées relatives à ce que nous désignons par la **méta-physique**. Par ailleurs, l'attention qu'ils ont portée à la **mathématique** et à la **logique** en on fait, au-delà de leur utilité instrumentale, des objets d'étude à part entière. Ils ont raisonné sur la **connaissance** elle-même, sur ses conditions et ses limites. Enfin, le **comportement humain**, moral, social et politique est devenu avec eux le sujet d'une réflexion qui ne s'en tenait plus aux seules traditions et religions. Les présocratiques ont proposé des doctrines très variées et ils ont vraisemblablement été dans un rapport de discussion.

Dès l'Antiquité, les doxographes ont constitué des filiations en même temps qu'une classification chronologique et géographique de ces penseurs. La recherche contemporaine a précisé et modifié ces données. S'est dégagée une sorte de cartographie intellectuelle qui a donné deux lieux d'origine de la philosophie grecque. On a ainsi établi une **succession ionienne** (à partir de l'Ionie, une colonie grecque au sud-ouest de l'Asie Mineure) et une **succession italique**, à partir d'Élée (une colonie grecque au sud de l'Italie actuelle). Depuis ces lieux d'origine se seraient diffusées, en d'autres lieux, d'autres successions.

3. La succession ionienne

• Les « physiciens » de Milet

Le plus célèbre des penseurs de Milet, alors puissante et florissante cité d'Ionie, est **Thalès** (v. 640-560). Considéré comme l'un des Sept Sages de la Grèce dans la tradition antique, il a été le chef de file d'une école de pensée dont on a hérité le célèbre théorème mathématique qui porte son nom. Il faut également mentionner **Anaximandre**, son élève **Anaximène**, et le disciple de celui-ci, **Anaxagore**, chacun d'eux auteur d'un ouvrage sur la nature (*Peri Phuseos*).

Il s'agissait pour eux d'expliquer les **phénomènes naturels** – vents, pluie, tempêtes, éclairs, tremblements de terre, éclipses, etc. – par des **causes et des principes naturels**. Mais étaient aussi mobilisées des questions relatives à l'**origine du monde et de la vie** dont on a fait le cœur de leurs doctrines. Si, selon Thalès, le monde s'était formé à partir de l'eau, Anaximandre soutenait l'idée qu'il était issu de l'*Apeiron* (« indéterminé »), une **matrice matérielle primordiale** sans limites quantitatives ni déterminations qualitatives, apte à devenir, par un mouvement éternel, tout ce qui était advenu et devenait encore et toujours. Anaximène reprit l'idée de cet illimité, mais pour en préciser la nature élémentaire première, l'air, qui, par raréfaction, était devenu feu et, par condensations successives, eau puis terre, donnant lieu depuis aux multiples **transmutations élémentaires** et à la composition des choses. Anaxagore conçut à son tour un univers éternel où tout se transforme et s'agence par l'action d'un **principe organisateur de la matière**, le *Noûs* (« esprit, intellect »).

• Héraclite d'Éphèse

Vers le milieu du VI^e siècle av. J.-C., l'Ionie se retrouva soumise aux Perses et, au début du V^e siècle, les cités entrèrent en rébellion contre cette domination, à l'exception d'Éphèse, où vécut Héraclite, surnommé l'Obscur dès l'Antiquité, principalement en raison de la difficile compréhension de sa pensée. Cette difficulté est d'autant plus grande pour nous, plus de 2500 ans après, que nous ne disposons plus que de 149 fragments très énigmatiques.

Sur la question de l'élément originel de toutes choses, il soutenait l'idée que c'est le feu, qui se transforme selon certaines conditions en ces différents états de la matière que nous percevons comme l'air, l'eau et la terre. L'idée majeure d'Héraclite est le **mobilité universel**, cet ordre du réel en devenir perpétuel dans un écoulement continu : c'est le sens du célèbre fragment DK 22 B 91 selon lequel « on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve » puisque, la seconde fois, ni le fleuve ni celui qui y entre ne seront identiques à eux-mêmes.

Autant qu'une réflexion sur la nature de toutes choses, c'est une réflexion sur la possibilité de la connaissance qui a mobilisé la pensée héraclitéenne. La vérité du réel se dérobe à la connaissance parce qu'on l'appréhende dans l'immédiateté de ses apparences. Mais si on ne peut pas connaître la nature véritable des choses, ni celle de leurs relations, par les sens, on peut y parvenir par la médiation des **instruments de la raison**.

Réputé taciturne par la tradition et représenté comme « l'homme qui pleure », Héraclite a construit la conception tragique d'un monde où tout est régi par le **conflit des contraires** qui tendent par nature à s'attirer et à s'entre-détruire mais qui, dans cette tension même, constituent **l'unité et l'harmonie**.

4. La succession Italique

La conquête perse conduisit de nombreux Ioniens à s'expatrier, qui rejoignirent ou fondèrent différentes colonies en mer Tyrrhénienne. C'est là, notamment à partir de la région d'Élée, que de nouvelles appréhensions du monde se développèrent également.

• Parménide

On l'a souvent présenté comme celui dont la conception du réel était en stricte opposition à celle d'Héraclite. Ce n'est pas tout à fait exact.

Sa célèbre affirmation, en apparence tautologique, que « **l'être est** » et « **le non-être n'est pas** », fonde une pensée très profonde qui suit un raisonnement logique exposé dans les fragments DK 28 B 6, B 7 et B 8. L'être (« est ») est absolument et non relativement au non-être (« n'est pas »), formulation illusoire du langage qui ne désigne pas une réalité. L'être est inengendré, présent et éternel. L'être est tout entier un, il ne lui manque rien, il est indivisible, immuable et immobile. Mais on voit bien que « est », quand il est formulé, pose problème, à la fois sujet absolu et copule entre un sujet indéfini et une détermination. La philosophie occidentale, de Platon à Heidegger, a repris ce problème tout au long des siècles de diverses manières pour en proposer une résolution.

Selon Parménide, l'homme peut suivre deux voies de recherche, deux voies qui sont apparemment incompatibles. L'une est le **chemin de la vérité**, qui affirme « est » et **l'impossibilité que l'être ne soit pas**. L'autre est le **chemin de l'opinion**, qui dit « n'est pas » et **la nécessité que le non-être soit**. Ce chemin conduit à l'erreur, c'est-à-dire à la pensée que « non-cesti » ou « non-ainsi » est une réalité, la pensée erronée d'un monde constitué d'être et de néant. Mais que faire de ce dit erroné ? Et peut-on connaître le monde dans lequel on vit ? La seconde partie du poème de Parménide proposait bien **une physique**. Mais elle ne prend sa valeur de vérité que si l'on envisage ses réflexions sur l'être et la langue de l'être comme le **fondement épistémologique, autant qu'ontologique**, de la connaissance du réel.

• Empédocle

Dès l'Antiquité, des anecdotes ont circulé à son propos et l'on a raconté qu'il était mort en se précipitant dans le feu divin de l'Etna. Cette figure légendaire s'attache à un penseur original qui vécut dans la région d'Agrigente en Sicile. Il nous reste des éléments de deux poèmes, l'un consacré à la physique (*Les origines*) et l'autre qui exposait sa pensée éthique et religieuse (*Les purifications*).

Selon Empédocle, la « quadruple racine de toutes choses » (DK 31 B 6), les **quatre éléments**, parfois désignés par des noms de divinités grecques, sont universellement mus par **deux principes opposés**, l'attraction et la répulsion, nommés *Philothès* (de *philia*, « amour, amitié ») et *Neikos* (« haine, querelle »). Sous l'action attractive de l'amour, se produit une agrégation progressive des quatre éléments en quatre sphères concentriques immobiles, jusqu'à leur totale compacité et donc l'immobilité d'une unité (le *Sphaïros*) Puis, sous l'action répulsive de la haine, les éléments se dispersent jusqu'à leur séparation totale. Il y a ainsi, éternellement, **un mouvement progressif et cyclique** conduisant de l'unité totale et immobile à la totale dispersion mouvementée et inversement. Le cosmos, les choses et les êtres vivants tels que nous les connaissons ne constituent donc qu'un état intermédiaire et particulier du mélange des éléments dans le cours des cycles.

Cette conception conduisait, chez Empédocle, à une éthique réfléchie et exigeante empreinte par ailleurs, d'une dimension mystique certaine.

5. Pythagore et les pythagoriciens

Le nom de Pythagore est passé à la postérité grâce au théorème mathématique dont on lui a attribué la paternité. Mais il a été aussi, et surtout, le fondateur d'une école de pensée très active qui a constitué une véritable **communauté philosophique, scientifique, religieuse et politique**, à la pratique secrète, ce qui explique que l'on ait beaucoup de difficulté à en parler malgré un catalogue impressionnant de noms de pythagoriciens établi par Jamblique au début du IV^e siècle ap. J.-C. En privilégiant **l'oral** sur l'écrit, en mettant en place une **longue initiation** et une organisation hiérarchique entre eux selon leur degré d'initiation, Pythagore puis les pythagoriciens ont cultivé le **mystère** de leur enseignement. Ce mystère s'est d'autant plus épaissi que le contenu même de leurs doctrines était formulé, semble-t-il, de façon symbolique.

Le fondement supposé de la pensée pythagoricienne est que le principe de l'univers n'est pas un élément matériel mais une structuration, et qu'elle est d'ordre mathématique. Mais il ne faut pas s'y tromper et y voir, dans un contexte incomparable et plus de deux millénaires avant, une intuition de ce qui ouvrira la voie de la science moderne. Si on leur a attribué pour devise que **toute chose est un nombre**, c'est que le nombre pythagoricien n'était pas une simple quantité. Le nombre est à la fois **un être** individuel et **une figure** – par exemple, 2 est une ligne, 3 un triangle, 4 un carré, etc. – et parce qu'il est une figure, il exprime **une relation et un intervalle ontologique** : principe de tout ce qui existe, le nombre est ainsi condition de possibilité d'une **harmonie cosmique**. On comprend à partir de cela que l'arithmétique autant que la géométrie, l'astronomie autant que la musique aient été les sciences par excellence de la sagesse pythagoricienne. Ils ont également développé ce que l'on peut appeler une « arithmologie », une spéculation complexe sur le **pouvoir qualitatif** des nombres dans le monde qui allait jusqu'à une considération numérique et figurée du **sacré**. La fameuse *tétrakis* ou décade pythagoricienne ($1 + 2 + 3 + 4 = 10$)

était pour eux le nombre divin. Les disciples de Pythagore adoptèrent à sa suite des règles de vie pratiques et morales qui visaient à établir une harmonie générale entre l'homme et le cosmos.

Avec celle de Socrate, cette pensée a été l'une des deux sources de la philosophie de Platon. Les néoplatoniciens s'en réclamèrent également et l'influence d'un certain pythagorisme a perduré jusqu'à l'orée des Temps Modernes.

6. Les atomistes

Le fondateur de cette conception de la nature des choses et de l'ordre naturel de l'univers a vraisemblablement été **Leucippe** (né vers 500 av. J.-C. à Milet). Mais on connaît davantage son élève **Démocrite** (né vers 460 av. J.-C. à Abdère, en Thrace) qui a produit une œuvre encyclopédique et volumineuse dont rien n'a été conservé. De ce qui nous est indirectement parvenu de cet atomisme ancien, on distingue difficilement ce qui revient précisément à l'un ou à l'autre.

« Rien ne vient du néant et rien, après avoir été détruit, n'y retourne » (DK 68 A 1). Comment le monde et les choses adviennent-elles et comment deviennent-elles ce qu'elles sont ? Selon l'atomisme, l'eau, le feu, l'air et la terre ne sont pas les éléments matériels premiers car ils sont eux-mêmes composés de **constituants premiers indivisibles** (*atomos*, « insécables ») de tailles et de formes différentes, agités dans le **vide** cosmique en un **mouvement** tourbillonnaire qui les fait se choquer et s'agréger entre eux selon de multiples combinaisons physiques. Le mouvement éternel des atomes dans le vide constitue un **modèle strictement mécanique** qui suffit à expliquer que toutes choses, corps, âmes ou dieux, se composent, se transforment et se décomposent dans un processus naturel infini.

Démocrite s'est ainsi employé toute sa longue vie à étudier les phénomènes de la nature mais aussi à démontrer qu'aucune croyance « surnaturelle » n'est fondée et que l'homme n'a rien à craindre ni à espérer des dieux ou des démons, mais doit s'employer à bien penser, bien parler et agir comme il convient. Sans doute, les raisons qui ont amené la tradition à décrire Démocrite comme « l'homme qui rit », au contraire d'Héraclite pleurant, sont-elles multiples. Rire franc, rire moqueur ou encore rire désespéré, ce rire de philosophe a inspiré bien des interprétations.

Parmi tous les modèles anciens, la physique atomiste a été celle qu'Aristote s'est le plus efforcé de réfuter. Elle a pourtant été au fondement de la philosophie épicurienne qui a perduré, en opposition au stoïcisme, dans le monde hellénistique puis latin jusqu'à l'adoption généralisée du christianisme en Occident.

7. Les sophistes

Peut-être que ceux que l'on a regroupés sous ce nom ne devraient pas être classés parmi les philosophes présocratiques. D'une part, beaucoup furent contemporains ou postérieurs à Socrate, d'autre part, ils ont été considérés, d'abord par Platon et,

après lui, par tous les autres philosophes, comme des figures antithétiques de la philosophie. La connotation péjorative qui s'est accrochée au terme de « sophiste » qualifie, aujourd'hui encore, une personne utilisant des arguments spécieux afin de l'emporter sur ses interlocuteurs.

Au ^v^e siècle av. J.-C., un *sophistès* était un homme qui possédait un savoir qu'il enseignait contre rétribution : **l'art de la parole persuasive**, qu'il maîtrisait et que l'on pouvait apprendre. Le cœur de la pensée sophistique est **le langage et son utilisation habile**. Ces professeurs de rhétorique envisageaient le langage dans sa dimension sociale, non pas comme un instrument au service de la vérité, mais comme un moyen en vue de gagner l'adhésion d'autrui. L'art de la parole n'était plus seulement esthétique, il devenait réellement un moyen en vue de fins sociales, juridiques et politiques, un possible **outil de pouvoir** dans la communauté. On comprend dès lors que cet art du discours subordonné à des intérêts, indifférent *a priori* à la vérité, à la morale ou à la justice, ait pu être tenu comme contraire à la philosophie même.

Le développement de la sophistique a été très lié au contexte de la démocratie athénienne, et au rôle majeur de l'éloquence dans le débat politique et culturel de l'époque classique. Certains sophistes devinrent des célébrités, des hommes riches et influents. Ils jouèrent un rôle non négligeable dans les **affaires publiques**. On a retenu, entre autres, les noms de Protagoras et de Gorgias, de Prodicos et de Thrasymaque, d'Antiphon et d'Hippias, en partie grâce au mauvais rôle que Platon leur a fait tenir dans ses dialogues. Mais ces mercenaires des combats rhétoriques ont participé aux débats philosophiques de leur temps et ils ont parfois produit des œuvres consistantes, sur des sujets variés. La fameuse thèse de Protagoras, que l'on peut qualifier aujourd'hui de « relativisme anthropocentré », selon laquelle « l'homme est la mesure de toute chose », relevait bien de la philosophie. Gorgias a écrit plusieurs traités dont un célèbre *Sur la nature* où il défendait, contre les Éléates, la thèse de l'hétérogénéité du réel et du discours humain : le langage ne dit pas l'être des choses, il est l'expression d'une certaine réalité, perçue par un sujet, dans des circonstances particulières. En saisir l'occasion (*kaïros*) constitue notre rapport de connaissance communicable du réel.

Au-delà de leurs affaires, économiques et civiques, ces penseurs ont su faire de leur propre compétence, l'art du discours, un véritable **objet d'étude philosophique**.

Marion Lieutaud

Bibliographie

• Éditions de référence

- Hermann Diels et Walther Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, bilingue grec-allemand, Zürich/Berlin, Weidmann, 6^e éd., 1951.
- Jean-Paul Dumont, Jean-Louis Poirier et Daniel Delattre, *Les présocratiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988.
- Laks André et Glenn W. Most, *Les débuts de la philosophie grecque. Des premiers penseurs grecs à Socrate*, Paris, Fayard, coll. « Ouvertures bilingues », 2016.

Cette nouvelle édition de référence, sans doute la plus complète, propose une présentation novatrice. De plus, les fragments y sont donnés dans leurs langues d'origine (grec, latin, arabe, syriaque, arménien, hébreu) et en traduction française.

• Études

- Geoffrey S. Kirk, John E. Raven et Malcolm Schofield, *The presocratic Philosophers. A critical history with a selection of texts*, Cambridge University Press, 2^e éd. revue, 2007 ; *Les Philosophes présocratiques. Une histoire critique avec un choix de textes*, trad. fr. de Hélène-Alix de Week, sous la direction de Dominic J. O'Meara, Fribourg/Paris, Éditions Universitaires de Fribourg/Éditions du Cerf, coll. « Vestigia », Paris, 1995.
- André Laks et Claire Louguet, *Qu'est-ce que la philosophie présocratique? What is Presocratic Philosophy?*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Cahiers de philologie – Apparat critique », 2002.
- Luc Brisson, Arnaud Macé et Anne-Laure Therme, *Lire les présocratiques*, Paris, PUF, coll. « Quadrige – Manuels », 2012.

• Quelques études dédiées

- Jean Bollack, *Empédocle*, en 3 vol. : I. Introduction à l'Ancienne Physique ; II. Les Origines ; III. Les Origines (2), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992.
- Jean Salem, *Démocrite. Grains de poussières dans un rayon de soleil*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la philosophie », 1996.
- Barbara Cassin, *Parménide. Sur la Nature ou sur l'étant. La langue de l'être?*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 1998.
- Jean Bollack et Heinz Wismann, *Héraclite ou la séparation*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 2001.
- Jean-François Mattéi, *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 4^e éd., 2013.